

LE MONDE, LA RAISON ET LE SENSIBLE : HUSSLERL, WHITEHEAD, MERLEAU-PONTY

Maurice ÉLIE

Des penseurs opposés par leurs visées et leurs méthodes peuvent cependant partager certaines préoccupations, auxquelles chacun répond dans son style propre. Ainsi, dans la diversité des philosophies qui prennent leur essor au début de ce siècle, certaines œuvrent à la réhabilitation du monde sensible (Jaurès, *La Réalité du monde sensible*, et plus tard Lavelle, *La Dialectique du sensible*), ou à celle du monde en général et de la « vie », comme Bergson, Whitehead, Husserl ou ses héritiers.

Dans leur étendue et leur complexité, des œuvres comme celles de Whitehead ou de Husserl semblent cependant constituer des mondes si différents, que l'on est porté à contester le bien-fondé de tout essai de comparaison entre elles, tant la « construction » spéculative du monde chez Whitehead semble étrangère à la rigoureuse exclusion husserlienne de tout ce qui est transcendant au pur apparaître. Mais, lorsqu'elles s'imposent à la lecture des textes, on ne peut refuser d'apercevoir certaines analogies formelles entre deux domaines en principe si éloignés l'un de l'autre.

Dans *Die Idee der Phänomenologie*¹ de 1907, Husserl exclut la déduction au profit de la « pure vue » ; alors que,

¹. « Husserliana », éd. Walter Biemel, t. II, 2^e éd., 1973, trad. française, Alexandre Lowit, *L'Idee de la phénoménologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1970, 5^e éd., 1993 (désormais cité *L'Idee...*).

dans *Process and Reality*² de 1929, Whitehead édifie un « schème catégorial » destiné à coordonner les faits, tout en étant confirmé par eux. Whitehead et Husserl furent l'un et l'autre logiciens et mathématiciens. Est-ce la raison pour laquelle ils éprouvèrent le besoin l'un, de dénoncer la « bifurcation de la nature » dans *The Concept of Nature*³ de 1920, et l'autre, de retracer la « géométrisation » - d'origine galiléenne - de la nature, pour revenir au « monde de la vie », à la *Lebenswelt*, dans *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phaenomenologie*⁴ de 1936 ? En effet, c'est en raison de leur connaissance des progrès des sciences et des techniques du XX^e siècle, que les deux philosophes pouvaient chercher à réhabiliter la connaissance sensible de la nature. Husserl voulut d'abord soustraire la conscience à la « naturalisation » que lui imposait la psychologie positiviste, et constituer la nature matérielle à rebours des sciences empiriques, en passant par le « schème sensible », puis par la nature intersubjective, au lieu d'admettre la nature objective comme une donnée toute faite. Mais les « données » à partir desquelles s'engage le procès whiteheadien doivent, elles aussi, passer par un processus de « concrescence » pour former un monde actuel.

Il y eut un courant d'idées, antimathématicien et antimécanicien, à l'époque romantique, en particulier avec les philosophies de la nature de Schelling, de Hegel, et d'autres

2. *Process and Reality, An Essay in Cosmology*, corrected Edition by David Ray Griffin and Donald W. Sherburne, New-York - London, The Free Press, Macmillan, 1978, trad. coll., *Procès et réalité, Essai de cosmologie*, Paris, Gallimard, 1995 (désormais cité PR.).

3. Cambridge University Press, 1920, trad. française, Jean Douchement, *Le Concept de nature*, Paris, Vrin, 1998 (désormais cité *Concept*...).

4. *Op. cit.*, éd. Husserl-Archief te Leuven and Martinus Nijhoff, La Haye, 1954, trad. française, Gérard Granel, Paris, Gallimard, 1976, coll. « Tel », n°151, 1993 (désormais cité *Krisis*).

Naturphilosophen. Ces philosophies ne se détournèrent pas non plus des sciences de leur époque, mais cherchèrent à « élever l'empirie à la nécessité », selon l'expression de Schelling. Les faits ne leur semblaient pas pouvoir se soutenir d'eux-mêmes, mais devoir être élevés à la rationalité, en étant repris et situés dans un système philosophique. Quelqu'analogie pourrait être établie entre ces tentatives et la spéculation « cosmologique » de Whitehead. En revanche, Husserl se refuse par principe à intégrer les résultats des sciences empiriques dans une science d'« essences ». Le chapitre premier des *Idées directrices pour une phénoménologie I*⁵ porte précisément sur « Fait et essence ». Si « fait et essence sont inséparables » (comme le sont les faits et les catégories whiteheadiennes), pour Husserl l'essence est cependant saisissable par l'intuition éidétique, et

les vérités pures concernant les essences ne contiennent pas la moindre assertion (Behauptung) relative à des faits...

Il en résulte donc

*... que par son sens une science éidétique se refuse par principe à incorporer les résultats théoriques des sciences empiriques [...]. Des faits ne peuvent résulter que des faits.*⁶

C'est évidemment à partir de certains aspects seulement de la pensée de Husserl et de Whitehead, tels que la Créativité (Whitehead) ou le flux de la conscience (Husserl), qu'on peut tenter d'établir un parallèle. Eugen Fink a opéré une distinction pertinente entre concepts *thématiques*, dont celui

⁵. *Ideen zu einer reinen Phaenomenologie und Phaenomenologischen Philosophie*, in *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologischen Philosophie*, t. I, Max Niemeyer, Halle, 1913, trad. française, Paul Ricœur, *Idées directrices pour une phénoménologie*, t. I, Paris, Gallimard, 1950, coll. « Tel » n°94, 1985 (désormais cité *Idées directrices*).

⁶. *Idées directrices*, § 8, p. 33.

de « *subjectivité transcendantale* » chez Husserl, et concepts *opératoires*, qui servent à la *formation* des premiers, sans être eux-mêmes pensés.⁷

Tels sont les éléments d'un parallèle déjà entrepris par certains commentateurs (Jean Wahl, Enzo Paci, Jean-Claude Dumoncel, etc...). Et, si l'on ne peut y voir une caution, cela suggère au moins que le pari peut être engagé. Ainsi, Jean Wahl parle de

[l']*affinité qu'il y a entre la préhension chez Whitehead et l'intentionnalité chez les phénoménologues, à l'importance que les phénoménologues donnent à l'observation du flux du vécu.*⁸

Il met aussi l'accent sur un point essentiel de la philosophie whiteheadienne :

*Les objets sont les éléments de la nature qui ne passent pas [...] ils peuvent apparaître ou disparaître dans le monde des événements...*⁹

Or, il est vrai qu'à propos de ce que Whitehead nomme les « objets éternels », on peut établir un premier parallèle entre *Procès et réalité* de Whitehead et les *Méditations cartésiennes* de Husserl, lorsque ce dernier parle des « objets idéaux » dans la *Cinquième Méditation* :

*... leur supra-temporalité se révèle être une **omni-temporalité**, comme le corrélat de la possibilité de les produire à volonté et de les reproduire au moment qu'on voudra. Cela peut alors manifestement être étendu, après constitution du monde objectif avec son temps objectif et ses hommes objectifs comme sujets pensants possibles, **aux figures idéales** qui s'objectivent pour leur part, ainsi qu'à leur **omni-temporalité objective**, et l'on comprend alors l'**opposition** qu'elles forment par **rapport aux réalités objectives qui sont***

7. Eugen Fink. *Proximité et distance*, Grenoble, Jérôme Millon, 1994, pp. 151-152.

8. Jean Wahl, *Vers le concret*, Paris, J. Vrin, 1932, p. 18.

9. *Idem*, p. 181.

*individualisées par l'espace et le temps.*¹⁰

A cette importante différence près que l'espace et le temps sont des *relations entre événements* qui *constituent le temps* chez Whitehead, on voit que le parallèle est possible entre les « figures idéales » de Husserl et les « objets éternels » de Whitehead, entre les « réalités objectives » du premier et les « occasions actuelles » du second.

I - Nature, science et perception

Dès la première leçon de *L'Idée de la phénoménologie* (1907), Husserl rappelle qu'il a déjà « distingué entre la science naturelle et la science philosophique »¹¹ : la présence de l'être va de soi pour la connaissance naturelle ; elle est *connaissance de l'objet* et ne s'interroge pas sur la possibilité même de la connaissance. La philosophie ne doit pas prendre modèle sur les sciences exactes :

*La plus rigoureuse mathématique et science mathématique de la nature n'a pas, ici, la moindre supériorité par rapport à une connaissance, réelle ou supposée telle, de l'expérience commune.*¹²

Dans *Ding und Raum* de 1907, il affirme aussi que

L'appréhension du monde propre à la science a beau s'éloigner considérablement de celle de l'expérience pré-scientifique, elle a beau même enseigner que les qualités sensibles n'ont pas une signification objective aussi immédiate que celle que l'expérience naturelle leur attribue ; il reste cependant que c'est la simple expérience, la perception immédiate, le souvenir immédiat, etc., qui lui donnent les choses qu'elle détermine théoriquement, en s'écartant seulement de la manière habituelle de penser. Le chercheur qui étudie la nature peut bien dire : "Ce morceau de

¹⁰. *Cartesianischen Meditationen und Pariser Vorträge*, The Hague, M. Nijhoff, t. I, 1950, trad. française Marc de Launay, *Méditations cartésiennes et les conférences de Paris*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, p. 177.

¹¹. *Op. cit.*, p. 37.

¹². *Op. cit.*, p. 48.

platine est en réalité un complexe atomique de telle constitution, doué de tels et tels états de mouvement, etc.”, il n'en détermine pas moins toujours avec de tels propos cette chose-là, qu'il voit, qu'il a en main.¹³

Il expose la même thèse dans les *Idées directrices pour une phénoménologie I, Introduction à la phénoménologie pure* :

La chose qu'il [le physicien] observe, sur laquelle il fait des expériences [...] cette chose et non une autre, devient le sujet des prédicats physiques, puisque c'est elle qui a poids, masse, température, résistance électrique, etc.

Le physicien et le phénoménologue peuvent donc s'accorder sur l'identité de la chose qu'ils étudient, car

*la chose qui apparaît aux sens, qui a les formes sensibles, les couleurs, les propriétés olfactives et gustatives, ne sert nullement de signe pour une autre chose, mais dans une certaine mesure de signe **pour elle-même**.*¹⁴

Husserl a constamment critiqué la théorie des « signes » ou des images des choses. Enfin, il est « absurde de rattacher les choses sensibles et les choses physiques par un lien de causalité ».

De même, dans *Le Concept de nature*, Whitehead, qui nomme « bifurcation de la nature », la dualité de nos représentations naturelle et scientifique de la nature, dit qu'elle consiste à diviser la nature en deux parties, « c'est-à-dire la nature appréhendée par la conscience et la nature qui est la cause de cette conscience »¹⁵. Et lui aussi souhaite qu'on leur rende simultanément justice, car

Pour nous, la lueur rouge du crépuscule est autant une partie de la nature que les molécules ou les ondes électriques par lesquelles les hommes de science expliqueraient le phénomène.

¹³. La Haye, M. Nijhoff, 1973, trad. française, Jean-François Lavigne, *Chose et espace, Leçons de 1907*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 27.

¹⁴. *Op. cit.*, p. 174.

¹⁵. *Op. cit.*, p. 54.

Et c'est précisément pour surmonter la division de la nature et pour parvenir à une conception globale du monde, que Whitehead cherche à établir des relations d'ensemble dans *Procès et réalité* :

*... ce doit être aussi l'un des objectifs d'une cosmologie complète de construire un système d'idées qui rapporte les intérêts esthétiques, moraux et religieux à ceux des concepts du monde qui tirent leur origine des sciences de la nature.*¹⁶

Dans *Procès et réalité*, Whitehead distingue la perception sur le mode de la causalité efficiente, de la perception sur le mode de l'immédiateté de présentation. La causalité efficiente régit le premier degré de notre expérience, c'est-à-dire la transmission physique des « sentirs », qui continue d'agir sous la perception au sens habituel du terme, que Whitehead nomme « immédiateté de présentation », laquelle est discontinue, éclairant seulement le présent, mais claire et bien localisée. A première lecture, à la théorie whiteheadienne de la perception ferait défaut la conception « progressive » de Husserl, pour qui « nous dépendons de la confirmation progressive de la perception »¹⁷, qui tend perpétuellement à son achèvement par des « esquisses » successives. Mais ce serait oublier que, par la théorie whiteheadienne des « préhensions » et des « sentirs », dont il reste à préciser l'essentiel, le « procès » whiteheadien tout entier n'est qu'un processus continu de constitution « préhensive » de ce qu'il nomme les « entités actuelles », par incorporation successive de toutes les « données » du monde.

Une « préhension » whiteheadienne n'est, en effet, que l'« activité par laquelle une entité actuelle effectue, pour son

¹⁶ *Op. cit.*, p. 38.

¹⁷ *Erste Philosophie*, 2 (1923-1924), M. Nijhoff, 1959, trad. française, Arion L. Kelkel, *Philosophie première* (1923-1924), II, Paris, Presses universitaires de France, 2^e éd., 1990, p. 63.

propre compte, sa concrétion d'autres choses ». Ces préhensions, qu'elles soient physiques ou mentales, sont d'abord aveugles, et la conscience n'apparaît qu'aux phases supérieures de l'expérience. À leur tour, les sentirs (*feelings*) sont des préhensions *positives*, par lesquelles les actualisations s'approprient les données. Mais il existe des préhensions négatives, qui « excluent » les sentirs non conformes aux conditions catégoriales, dont il sera question plus loin. Et c'est parce que pour Whitehead les sentirs sont « vectoriels », puisqu'ils « ressentent ce qui est *là-bas* et le transforment en ce qui est *ici* », que Jean Wahl avait parlé de l'« affinité qu'il y a entre la préhension chez Whitehead et l'intentionnalité chez les phénoménologues ».

On pourrait certes se demander ce qu'il y a de commun entre la « vectorialité » whiteheadienne, tout entière « mondaine », et l'intentionnalité husserlienne, qui est issue de la conscience pure. Jean-Claude Dumoncel, notant le caractère « vectoriel » de l'événement chez Whitehead, ajoute cependant une remarque sur le sens de cette vectorialité :

*Il est courant de représenter l'intentionnalité par un vecteur. Le fait que, dans ce cas, le vecteur va du sujet à l'objet, contrairement au vecteur whiteheadien qui va de l'objectivité à l'unité subjective, ne doit pas nous arrêter. Toute relation, en effet, a une converse, et à l'orientation, qui distingue le vectoriel du scalaire, correspond toujours l'orientation opposée ; Whitehead et Husserl ne font ainsi que parcourir la même voie de transit en des sens opposés*¹⁸.

Mais l'orientation ne suffit pas à caractériser la teneur ontologique du transfert vectoriel. Comparer les sentirs whiteheadiens à l'intentionnalité husserlienne en raison de la

¹⁸. « Whitehead ou le cosmos torrentiel », in *Archives de philosophie*, n°48, Paris, 1985, pp. 59-60.

« vectorialité » présente dans les deux cas, ne doit pas faire oublier que pour Whitehead,

*... dans aucun de ces sentirs, pris dans leur pureté originelle sans apports résultant d'intégrations ultérieures, la forme subjective ne suppose la conscience.*¹⁹

Pour Whitehead, la conscience se borne à éclairer l'expérience qui la précède ; il en résulte que « qui dit conscience dit élément de remémoration »²⁰. D'autre part, la référence « physicaliste » est fréquente chez Whitehead : il y a transfert émotionnel des sentirs comme il y a transfert d'énergie en physique.

II - Expérience, conscience et sentirs.

Husserl et Whitehead décrivent aussi, chacun en son style propre, la genèse de la conscience. Dans *Procès et réalité*, Whitehead dit de la conscience qu'elle n'est « que notre façon de sentir le contraste affirmation-négation »²¹. Et il définit la conscience comme « la forme subjective impliquée quand on sent le contraste entre la théorie *susceptible d'être* fausse et le fait "donné" »²². Et chez Husserl, la possibilité de la « déception » perceptive est à l'origine de la conscience de *négation*, qui participe de la constitution de la conscience en général. La genèse de la négation est exposée dans *Chose et espace* :

Nous voyons au premier stade une sphère uniformément rouge, nous en faisons le tour : Elle, la même sphère, la même chose, n'est pas sur l'autre face telle que nous l'avons appréhendée, uniformément rouge, elle a, contrairement à la supposition, des taches, des bosselures dans sa forme, et choses semblables.

Mais

¹⁹. P.R., p. 373.

²⁰. P.R., p. 386.

²¹. P.R., p. 388.

²². P.R., p. 273.

*La contradiction ne supprime certes pas l'unité de l'objet [et] la face arrière de la chose est toujours pensable [...]. Il ne s'agit donc pas ici d'événements fortuits.*²³

Le même exemple est développé dans la *Synthèse passive*, au chapitre portant sur *Le mode de la négatio* : la déception est « contre-événement à la synthèse de remplissement » (des intentions). Mais « une certaine unité de sens doit se maintenir à travers le cours fluant des apparitions changeantes », puisque les enchaînements perceptifs sont « motivés ». Et surtout, « la négation est une modification de conscience »²⁴. Ce qu'il y a ici de commun aux phénoménologiques et à Whitehead, c'est la recherche de l'origine de la négation dans une *expérience antérieure*, que l'on pourrait commenter avec Gabrielle Dufour-Kowalska parlant de Michel Henry : « le sujet originel n'est pas une "conscience" »²⁵.

La théorie de la négation de Whitehead est liée à sa conception de la *potentialité* (et de l'actualité), qui sera plus largement abordée ci-dessous. L'essentiel ici tient à ce que les actualisations sont limitées par des *incompatibilités de sentirs*. Les « objets éternels » (« purs potentiels de l'univers ») effectuent leur « ingression » dans le monde temporel pour le déterminer et, de façon quelque peu analogue à ce qui se passe dans la perception chez Husserl, « la potentialité devient réalité et pourtant elle garde la trace des autres choix que l'entité actuelle a évités ». Whitehead prend d'ailleurs le même exemple que celui choisi par Husserl pour illustrer la « déception » perceptive : « dans la constitution de l'entité

²³. *Op. cit.*, p. 125 et p. 127.

²⁴. *Analysen zur passiven Synthesis*, Kluwer Academic Publishers (NL), *De la synthèse passive*, trad. française, B. Bégout et J. Kessler, Grenoble, J. Millon, 1998, p. 119.

²⁵. *L'art et la sensibilité, de Kant à Michel Henry*, Paris, J. Vrin, 1996, p. 154.

actuelle tout composant qui est rouge aurait pu être vert »²⁶. Et, de même que chez Husserl la conscience se constitue dans l'expérience de la négation, chez Whitehead, « la conscience est le sentir de la négation »²⁷. Elle comporte même l'anticipation :

La conscience est la forme subjective impliquée quand on sent le contraste entre la théorie susceptible d'être fautive et le fait " donné ".

On peut d'ailleurs trouver chez Whitehead des formulations étonnamment proches de celles de Husserl :

*Le triomphe de la conscience survient avec le jugement intuitif négatif. Dans ce cas, il y a un sentir conscient de ce qui aurait pu être mais n'est pas.*²⁸

Le parallélisme est ensuite maintenu en termes whiteheadiens de *sentirs* :

*Le sentir concerne directement les appréhensions négatives et définies qu'éprouve son sujet. C'est le sentir de l'absence, et il la sent en tant que produite par le caractère exclusif incontestable présent de ce qui est réellement présent. Ainsi, le caractère explicite de la négation, qui est le caractère distinctif de la conscience, parvient à son plus haut degré.*²⁹

D'autre part, de même que Husserl intègre la négation au cours réglé de la perception, Whitehead subordonne les appréhensions négatives aux appréhensions positives, que l'on peut dire « normales » ou « primaires », puisqu'un *sentir* est une appréhension positive. Mais ce qui distingue Whitehead de Husserl, c'est que les appréhensions négatives sont déterminées - entre autres - par les conditions catégoriales régissant les

²⁶ P.R., p. 255.

²⁷ Ibid., p. 272.

²⁸ P.R., p. 430.

²⁹ P.R., p. 431.

sentirs³⁰ ; ce qui renvoie à son schème catégoriel, sorte de « transcendantal » whiteheadien, qui tient cependant plus d'une *axiomatique*, d'une table des principes que doivent corroborer les faits. Sur ce point, Husserl insiste pour sa part sur la théorie des *possibles* que constitue la phénoménologie :

*Une phénoménologie déployée avec cohérence construit donc a priori, bien qu'obéissant à une nécessité comme à une universalité essentielles rigoureusement intuitives, les formes des mondes concevables.*³¹

Whitehead édifie son système de concert avec la science (puisque l'énergie physique symbolise avec les sentirs - d'ailleurs primitivement « physiques »). Mais, comme Husserl, il n'en demeure pas moins attaché à l'expérience directe ou « immédiate », dès qu'il s'agit de perception. Là où Husserl soutient que *L'Archè-originaire Terre ne se meut pas*, et que c'est par rapport à la Terre que « mouvement et repos prennent sens »³² Whitehead fait appel à cette expérience directe, pour refuser les « dérives interprétatives du langage » :

*Si nous contemplons une nébuleuse située à un millier d'années-lumière, nous ne regardons pas mille ans en arrière. De telles façons de parler ne sont qu'interprétations et elles détournent l'attention de ce fait primitif de l'expérience directe : nous observons dans le ciel une tache lumineuse contemporaine.*³³

III - Le sujet ; l'originaire et l'ultime ; schème spéculatif et solidarité de l'univers.

Le mot « sentir », dit Whitehead,

... désigne l'opération générique fondamentale qui fait passer de

³⁰ P.R., p. 356.

³¹ *Méditations cartésiennes*, op. cit., p. 205.

³² Trad. française, Didier Franck, *Philosophie*, Paris, éd. de Minuit, 1989, p. 12.

³³ P.R., p. 502.

*l'objectivité des données à la subjectivité de l'entité actuelle en cause.*³⁴

Il inverse la philosophie kantienne :

*Chez Kant, le monde provient du sujet ; dans la philosophie de l'organisme, le sujet provient du monde.*³⁵

Mais parallèlement, chez Husserl, « l'ego se constitue pour lui-même en quelque sorte dans l'unité d'une *histoire* » et dans « la forme génétique universelle qui rend possible l'ego concret (la monade) »³⁶ Quant à Whitehead, il lie ce qu'il nomme des « trajets historiques » particuliers en une solidarité globale.

Que chez Whitehead le sentir s'exerce à partir de données objectives initiales, ne signifie nullement qu'il ne soit reconnu au sujet qu'une réalité de second rang. Au contraire, « le procès n'est rien d'autre que le sujet lui-même dans son expérience »³⁷, et l'*entité actuelle* (ou occasion actuelle) « est à la fois le sujet qui fait l'expérience et le *superject* de ses expériences »³⁸. Ce qui domine est l'émotion, le désir de satisfaction : l'«*appât du sentir*» (*lure for feeling*) est la cause finale qui guide la concrescence des sentirs »³⁹. Le sujet possède son propre but subjectif, qui est « le sujet lui-même déterminant sa propre création »⁴⁰. Il atteint à sa « satisfaction », à l'unité de ses sentirs, en se séparant des autres choses (mais en échangeant alors son caractère « actuel », vivant, contre une « immortalité objective » qui « dure à jamais » - *everlasting*). Le sujet et l'univers sont

³⁴ P.R., p. 99.

³⁵ P.R., p. 168.

³⁶ *Méditations cartésiennes*, 4, §37, pp. 123-124.

³⁷ *Ibid.*, p. 65.

³⁸ *Ibid.*, p. 83.

³⁹ P.R., p. 306.

⁴⁰ P.R., p. 142.

solidaires parce qu'« une occasion actuelle [...] est l'univers tout entier en procès d'accession à une satisfaction particulière » et « l'actualisation de l'univers est simplement dérivée de sa solidarité dans chaque entité actuelle »⁴¹. Il s'agit là de l'aspect « public » et de l'aspect « privé » dont Whitehead parle dans la IV^o partie de *Procès et réalité* ou, en d'autres termes encore, du procès microscopique (les entités actuelles sont « atomiques ») et du procès macroscopique. Mais il n'en demeure pas moins qu'en vertu du « principe de subjectivité », « mis à part l'expérience des sujets, il n'y a rien, rien, rien que le rien »⁴². L'équivalent husserlien du *superject* se trouverait dans un passage du § 48 des *Méditations cartésiennes* :

... l'ego peut avoir en lui et former sans cesse des intentionnalités [...] dotées d'un sens d'être qui transcende absolument son propre être.

Whitehead comme Husserl cherchent aussi l'*originnaire*, mais également l'*ultime*. Chez Husserl, le terme se rencontre par exemple dans *L'Idée de la phénoménologie* :

*Il faut se rendre compte que le problème vraiment important est celui de l'ultime donation-de-sens par la connaissance, et par là en même temps celui de l'objet en général [...]. Il faut se rendre compte ensuite que ce problème ne peut être résolu que dans la sphère de l'évidence pure, dans la sphère de la présence absolue, qui, en tant que telle est la norme ultime.*⁴³

Dans les *Idées directrices I*, l'*ultime* est conscience et « vision originnaire », conscience *donatrice* originnaire, et enfin, conscience transcendante :

1 –

C'est la "vision" (Sehen) immédiate, non pas uniquement la

⁴¹. P.R., pp. 328-329.

⁴². P.R., p. 281.

⁴³. *Op. cit.*, p. 102.

vision sensible, empirique, mais la vision en général, en tant que conscience donatrice originale sous toutes ses formes, qui est l'ultime source de droit pour toute affirmation rationnelle.

Et

*Notre point de départ c'est cela même qui est antérieur à tout point de vue, à savoir tout le champ du donné intuitif, antérieur même à toute pensée qui élabore théoriquement ce donné.*⁴⁴

2 - Mais la recherche de l'ultime renvoie plus loin à un absolu lié à la temporalisation :

*L'"absolu" transcendantal que nous nous sommes ménagés par les diverses réductions, n'est pas en vérité le dernier mot ; c'est quelque chose (etwas) qui, en un certain sens profond et absolument unique, se constitue soi-même, et qui prend sa source radicale (Urquelle) dans un absolu définitif et véritable*⁴⁵.

Il y a donc une « forme-mère (Urform) de la conscience ».

3 - Dernière référence enfin : Husserl intitule la 52^e leçon de sa *Philosophie première*, 2 : *La philosophie comme autodéveloppement systématique de la subjectivité transcendantale*, où l'on voit que la question « de savoir ce que je peux et dois invoquer comme principe premier, oriente nécessairement le regard vers la subjectivité transcendantale », que Husserl passe à une « vie transcendantale infinie » et que la « mise entre parenthèses » du monde remonte finalement « plus loin dans les profondeurs d'abord cachées de la subjectivité transcendantale »⁴⁶.

Chez Whitehead, l'Ultime est une Catégorie où entre celle de la *Créativité*,

L'universel des universaux qui caractérise le fait ultime. C'est ce

⁴⁴. *Op. cit.*, p. 66 et p. 69.

⁴⁵. *Ibid.*, pp. 274-275.

⁴⁶. *Op. cit.*, pp. 227-232.

*principe ultime par lequel la pluralité, qui est l'univers pris en disjonction, devient l'occasion actuelle unique, qui est l'univers pris en conjonction. La "créativité" est le principe de la nouveauté. Une occasion actuelle est une entité nouvelle qui diffère de toute autre entité dans la "pluralité" qu'elle unifie.*⁴⁷

Peut-on, d'un point de vue phénoménologique, « reprocher » à Whitehead de poser des catégories dont la justification est logique, mais non intuitive ? Whitehead dit lui-même de son schème qu'il est « spéculatif » ; mais il y voit aussi une « matrice »⁴⁸. Or, Husserl définit la phénoménologie comme science des « origines », des « mères » de toute connaissance, et comme *matrice* de toute méthode philosophique⁴⁹. Appliquant ensuite la phénoménologie aux « états de choses médiats de la géométrie », Husserl dit à la page suivante que l'on réinterprète et que l'on fait comprendre leur sorte d'être « en les insérant dans la connexion d'essence dans laquelle cette sorte d'être est nécessairement entrelacée ».

Phénoménologie husserlienne et philosophie « organique » de Whitehead sont donc toutes deux des philosophies de la relation et de l'« entrelacement ». Mais chez Husserl l'essence singulière est saisie par intuition éidétique, alors que Whitehead use de l'une de ces métaphores pittoresques dont il parsème *Procès et réalité* :

La vraie méthode de la découverte est semblable au vol d'un avion. Elle part du terrain de l'observation particulière, accomplit un vol dans l'air éthéré de la généralisation imaginative et atterrit

⁴⁷. P.R., pp. 72-73.

⁴⁸. P.R., p. 54.

⁴⁹. *Ideen...*, III, *Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*, La Haye, M. Nijhoff, 1952, trad. française., Dorian. Tiffeneau, *Idées directrices III, La phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 96 (sera cité *Idées III*).

*de nouveau pour une observation renouvelée que l'interprétation rationnelle a rendue pénétrante.*⁵⁰

C'est là le langage d'un observateur pour lequel

*Notre donné, c'est le monde actuel, y compris nous-mêmes ; et le monde actuel se déploie pour l'observation comme thème de notre expérience immédiate.*⁵¹

Mais c'est aussi celui d'un philosophe sensible (comme Husserl) aux évidences. Pour Whitehead, l'une de ces évidences est précisément celle de la « solidarité du monde », qui résulte de ce que « toute entité actuelle comprend, parmi ses composants, les autres entités actuelles »⁵². Ce « modèle » whiteheadien d'un monde d'entités microscopiques dont la solidarité constitue le procès macroscopique est en principe exclu par la mise entre parenthèses phénoménologique. Cependant, Husserl n'oublie pas le monde naturel (dont il dit dans les *Idées I* § 28, qu'il reste à l'arrière-plan de l'attitude phénoménologique), comme on le voit dans *La phénoménologie et les fondements des sciences* : « l'acte donateur originaire est la *perception matérielle (la perception de chose)*, la perception des corps physiques »⁵³. Et comme chez Whitehead il ne peut y avoir de fait isolé se soutenant par lui-même, pour Husserl « une *substance* [...] qui serait *isolée* est un *non-sens* ».

⁵⁰. *P.R.*, p. 48.

⁵¹. *P.R.*, p. 47.

⁵². *P.R.*, p. 51.

⁵³. *Idées III*, p. 4.

IV - Temps, événements, communautés.

Dans *Procès et réalité*, Whitehead dit de la nature qu'elle « n'est jamais complète. Elle ne cesse d'aller au-delà d'elle-même. C'est l'avancée créatrice de la nature »⁵⁴. Mais il prend surtout soin de définir les entités actuelles, qui passent au premier plan. Ces actualisations sont source du temps :

1 - parce qu'« aucun sujet ne fait deux fois la même expérience » et parce qu'en s'accomplissant, les entités périssent (mais ne changent pas), et que le temps lui-même est donc « perpétuel dépérir ».

2 - parce que, dans le procès du sentir, une entité transmet son sentir à une autre : la cause passe donc dans l'effet, ce qui constitue le caractère cumulatif du temps. De la concrescence résulte aussi la durée, car elle est « lieu complet d'occasions actuelles en “unisson de devenir” ou en “unisson de concrescence” »⁵⁵. Mais, étant « lieu absolu », « une entité actuelle ne se *meut* jamais ». Un événement est alors « un trajet historique d'occasions actuelles »⁵⁶, comme celui d'une molécule en mouvement. Il est « défini et daté », ce qui est le caractère de l'événement historique dans son acception la plus simple.

Ces quelques indications ne suffisent pas à exposer l'ensemble des analyses whiteheadiennes. Mais offrent-elles quelques points communs avec la conception de Husserl, qui distingue la conscience du temps et son corrélat, la « temporalité immanente », de sorte que « la vie de la conscience [...] semble être affectée d'une régression à l'infini »⁵⁷ ? Si les préhensions whiteheadiennes ne

⁵⁴. *P.R.*, p. 452.

⁵⁵. *P.R.*, p. 495.

⁵⁶. *P.R.*, p. 157.

⁵⁷. *Méditations cartésiennes...*, II^o Méditation, § 18, *op. cit.*, p. 89.

« régressent » pas, l'entité préhendée continue cependant de « vivre » dans l'entité préhendante à laquelle elle transmet son sentir. Dans le procès, « l'ultérieur contient l'antérieur dont il provient »⁵⁸, et « la cause transmet son sentir, afin qu'il soit reproduit comme son bien propre par le nouveau sujet, tout en étant inséparable de la cause »⁵⁹. Les sentirs physiques, les plus simples, incarnent donc « le caractère reproductif de la nature ». Il y a identification partielle de la cause avec l'effet. Ce sont au contraire les occasions *contemporaines* qui ne sont pas dans une relation directe de causalité efficiente, dit Whitehead dans *Aventures d'idées*. Il ne peut y avoir de causalité que dans la succession, et non dans la contemporanéité. Le temps résulte bien des préhensions, car il est la « conformation du présent immédiat au passé ». Il y a « héritage », chez Whitehead, comme il y a « cortège de rétentions » chez Husserl.

Husserl a d'abord en vue une clarification des « profondeurs cachées de la vie gnosique »⁶⁰ et c'est dans la perception, sur le mode de la « rétention » que l'on peut trouver une analogie *formelle* avec la préhension whiteheadienne, dans les *phases* du procès de perception, comme il y a des phases du procès whiteheadien. L'exemple de la mélodie est donné dans la *Synthèse passive* comme dans les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* : une perception est impensable sans « souvenirs récents », de même que la préhension whiteheadienne s'exerce sur le « passé immédiat ». L'analogie est même plus profonde puisque, de même que pour Whitehead le procès s'articule « en une succession de

⁵⁸ P.R., p. 277.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 379.

⁶⁰ De la synthèse passive, *op. cit.*, p. 27.

phases ultérieures dans lesquelles des sentirs plus complexes intègrent les sentirs initiaux plus simples »⁶¹, et que par conséquent, il y a constante « réactivation » des sentirs précédents, chez Husserl, « la présentification se transforme en présentification de présentification »⁶². Pour faire un monde comme pour tracer un parcours perceptif, il faut le concours de la répétition et de la nouveauté ; c'est un avatar du couple identité-différence. Whitehead relève le caractère rythmique du monde physique, par exemple dans les vibrations de la lumière et, plus généralement, dans tous les mouvements périodiques. Dans l'ordre du procès lui-même, c'est la *répétition* qui importe d'abord :

*Dans la philosophie de l'organisme, la notion de répétition est fondamentale [...] ce qui est fixé dans l'actualisation est répété dans certaines limites ;*⁶³

et, s'il n'existe rien de statique dans le monde,

*... il y a reproduction ; et de là vient la permanence qui résulte de l'ordre et qui en est la cause.*⁶⁴

Chaque « transition » constitue le donné en vue d'une nouvelle concrescence, d'une nouvelle synthèse en vue d'une unité de sentirs ou « satisfaction », et ainsi jusqu'à la « fin des temps ». Dans le dernier chapitre de *Procès et réalité*, Whitehead expose le cycle perpétuel par lequel Dieu, « réalisation conceptuelle illimitée de la richesse absolue de la potentialité », n'est pas « avant la création, mais avec toute création »⁶⁵. Dieu et le monde se meuvent en sens inverse l'un de l'autre : Dieu se nourrit des actualisations physiques du monde temporel et les « sauve » dans une immortalité

⁶¹ P.R., p. 355.

⁶² De la synthèse passive, *op. cit.*, p. 68.

⁶³ P.R., p. 237.

⁶⁴ P.R., p. 381.

⁶⁵ P.R., p. 528.

objective ; et le monde désire l'expérience conceptuelle de Dieu. Mais :

*Ni Dieu ni le Monde n'atteignent une complétude parfaite. L'un et l'autre sont aux prises avec le fondement métaphysique ultime, l'avancée créatrice dans la nouveauté.*⁶⁶

Husserl, quant à lui, fait de la rationalité philosophique « une Idée qui gît à l'infini, et [que] *de facto* elle est, par nécessité, toujours en chemin »⁶⁷. Plus proche encore de Whitehead - mais exprimé en termes d'*ego* - apparaît ce passage cité par Jocelyn Benoist :

*Un moi est-il pensable qui resaisisse tous les moi, qui embrasse dans une vie tout ce qui peut être constitué ?*⁶⁸

Et, plus loin :

Cette idée située dans l'infini est en même temps l'idée d'une vie régnant à travers toutes les existences finies, toutes les existences de fait, vie qui, traversant toute vie de fait, est la réalisation idéale vers l'infini d'une vie absolument parfaite et qui, comme vie de l'omni-communauté absolue ».

Comme le dit Jocelyn Benoist, il y a donc « illimitation d'un processus infini », problème auquel Husserl répond par une phénoménologie du *devoir absolu*. Il n'y a finalement « pas de hasard aveugle - un Dieu " régit " le monde »⁶⁹.

D'autre part, l'« horizon » intentionnel husserlien suppose comme chez Whitehead la solidarité et la connexion universelles. En termes husserliens :

⁶⁶. P.R., p. 536.

⁶⁷. *Krisis*, op. cit., p. 303.

⁶⁸. *Autour de Husserl, l'ego et la raison*, Paris, J. Vrin, 1994, p. 200.

⁶⁹. *Ibid.*, p. 209.

*Aucun absolu ne peut se retirer à la coexistence universelle, c'est un non-sens que quelque chose soit et ne soit en connexion avec aucun être, que quelque chose soit seul.*⁷⁰

La notion husserlienne d'horizon demanderait à elle seule un long développement. Dans son rapport à la métaphysique whiteheadienne, on remarque en tout cas l'inversion du rapport du sujet et de l'objet à la fin du parcours téléologique. Chez Husserl, l'horizon intentionnel est visée de l'*objet* de la perception, « pôle d'identité »⁷¹, là où, chez Whitehead, c'est le *sujet-superject* qui tend au-delà de lui-même, à la « satisfaction » où il perd son actualité et tombe dans l'« immortalité objective ».

Ce qui est posé par Husserl comme communauté de tous les *ego*, peut se formuler en termes de « champ » ; on y reviendra à propos de l'actuel et du potentiel. Chez Whitehead, la notion de *société* intervient dès le niveau physique. Le procès suppose déjà que « toute entité actuelle comprend, parmi ses composants, les autres entités actuelles » (et ici, entrent en jeu les *données* de la concrescence). Il en résulte « l'être-ensemble » (*togetherness*) des entités actuelles et « chacun de ces faits particuliers d'être ensemble au sein des entités actuelles est appelé un "nexus" »⁷². À son tour, la notion de *société* désigne « un nexus avec un ordre social ». Et donc, « un objet physique ordinaire, qui a une durée temporelle, est une société ». Les molécules comme les cristaux sont des sociétés structurées. Les lois de la nature dérivent d'ailleurs « du caractère des sociétés qui dominent le milieu »⁷³.

Whitehead applique aussi l'anthropologie à la physique :

⁷⁰ *Ibid.*, p. 215.

⁷¹ *Méditations cartésiennes*, II^e Méditation, § 19, *op. cit.*, p. 91.

⁷² *P.R.*, p. 71.

⁷³ *P.R.*, p. 335.

*Pour constituer une société, le nom générique doit s'appliquer à chaque membre, en vertu de sa filiation aux autres membres de cette société même.*⁷⁴

L'émotion fait naturellement partie de cette expérience « communautaire, puisque la forme primitive de l'expérience physique est l'émotion - l'émotion aveugle »⁷⁵. Et la philosophie de l'organisme interprète l'expérience comme signifiant « se réjouir d'être un parmi une pluralité, cet un qui émane de la composition d'une pluralité »⁷⁶. On pourrait y voir l'expression whiteheadienne de l'empathie (*Einfühlung*) ; de « l'expérience étrangère », dit Husserl dans la V^o Méditation, § 43 et § 47, par laquelle passe la fondation d'une « *théorie transcendantale du monde objectif* » ; pour Husserl, la constitution du monde objectif implique d'ailleurs « une harmonie des monades » (§ 49). Mais l'intersubjectivité monadique est évidemment transcendantale chez Husserl. Les monades de Whitehead elles, sont des « unités de sentir », qui « hébergent » le monde « en une seule unité de sentir complexe »⁷⁷.

V - Le donné, les données

Datum, *Data* est un *terme* commun à Husserl et à Whitehead, mais dont les sens sont très variés : données initiales, objectives, sensorielles, perceptives ; et plusieurs questions se posent : par exemple, de savoir si le donné que l'on croit initial et pur l'est vraiment. Ce n'est d'ailleurs « pas une mince affaire que de laisser effectivement la parole au pur donné », dit Husserl⁷⁸.

⁷⁴. *P.R.*, p. 169.

⁷⁵. *P.R.*, p. 274.

⁷⁶. *P.R.*, p. 249.

⁷⁷. *P.R.*, p. 157.

⁷⁸. *Idées directrices III, La phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, § 9, p. 65.

Dans les *Recherches logiques*, le terme de données permet à Husserl de distinguer les « données phénoménologiques réelles » des vécus, des « moments d'unité *objectifs* [...] transcendants à la sphère des vécus »⁷⁹.

D'autre part, par l'*epochè*, la « donnée absolue » l'emporte sur toute donnée transcendante à la « pure vue », comme l'est par exemple la connaissance objective. Aussi, à la deuxième leçon de *L'idée de la phénoménologie*, Husserl insiste sur la mise en question de toute connaissance tenue pour acquise : la critique de la connaissance « ne doit rien présupposer comme *déjà donné* ». En revanche,

*La perception se trouve pour ainsi dire devant mes yeux, comme une donnée actuelle ou bien comme une donnée de l'imagination. Et il en est de même de tout vécu intellectuel, de toute figure de pensée et de connaissance. [...] Tout vécu intellectuel et tout vécu en général, au moment où il s'accomplit, peut devenir objet d'une vue et saisie pure, et dans cette vue il est une donnée absolue.*⁸⁰

Il s'agit là d'un texte fondateur bien connu, et à partir de ce passage, ce sont les thèmes de la « présence-en-personne », de la « pure vue », etc., qu'il faudrait développer. Par exemple, dans les *Idées I*, où Husserl présente les données originaires de toute science, puis privilégie la perception en tant qu'expérience donatrice originaire, et plus loin les « *intuitions donatrices originaires* », etc.

En vue d'une confrontation avec Whitehead, il convient maintenant de se tourner vers les « *contenus de sensation* », toujours dans *Idées I*, § 85, où Husserl distingue *hylè*

⁷⁹. *Logische Untersuchungen*, 2. Bd., I Teil, Halle, Niemeyer, 1913, trad. française, H. Elie e. al., *Recherches logiques*, t. 2, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, Paris, Presses universitaires de France, 3^e éd. 1993, p. 16.

⁸⁰. *L'idée de la phénoménologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 54.

sensuelle et *morphè* intentionnelle. Ici, apparaît la distinction essentielle entre *data* de couleur, de toucher, de son, etc.

... que nous ne confondrons plus avec les moments des choses qui apparaissent, avec la qualité colorée, la qualité rugueuse, etc., qui au contraire "s'esquissent" de manière vécue au moyen des précédents. [...] Les data sensibles se donnent comme matière à l'égard de formations intentionnelles.

(ce qui pose la question de savoir si la hylé ne peut pas elle-même être intentionnelle ; pour Merleau-Ponty, la *sensation* tout au moins est intentionnelle⁸¹ et Michel Henry juge la *hylé* plus essentielle que la *morphè* dans sa Phénoménologie matérielle.⁸²

Dans ses *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, Husserl précise que même les *data* phénoménologiques devraient plutôt être nommés « *dabilia* » ;

*... car il y a d'abord besoin que le regard qui vise (*meinend*) se tourne vers eux, pour les faire passer à l'état de *data* effectifs, de termes visés et donnés.*⁸³

Comme le note Jacques English, ce sont les « *dabilia*, *donnables* » qui, par leur

... actualisabilité, constituent un immense arrière-fond (Hintergrund) latent, que la conscience ainsi, et presque à son insu, en elle-même recèle.

Traduit en termes « objectifs » whiteheadiens, cela désigne alors cet autre « arrière-fond » que constituent précisément les « données » en attente d'actualisation.

Husserl et Whitehead, on l'a déjà vu, ont aussi en commun un sentiment « phénoménologique » au sens large - non

⁸¹. *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard, 1945, p. 247.

⁸². *Phénoménologie matérielle*, I, « Phénoménologie hylétique et phénoménologie matérielle », Presses universitaires de France, 1990, p. 28.

⁸³. *Aus den Vorlesungen Grundprobleme der Phänomenologie, Wintersemester 1910/1911*, La Haye, M. Nijhoff, 1973, trad. française, Jacques. English, Paris, Presses universitaires de France, 1991, § 37, p. 200.

strictement husserlien - de la valeur de l'expérience immédiate, qui fait d'elle l'expression de la chose même qu'étudie la physique.

Dans *Idées III*, à propos de la distinction des qualités premières et secondes, Husserl constate aussi qu'

*... au réel comme apparition s'oppose le réel comme chose même, comme chose de la physique. La première est la chose du sujet individuel pourvu d'une sensibilité normale.*⁸⁴

Ces « conditions normales » sont celles de la nature apparaissante, que Whitehead admet, lui aussi, comme tout aussi pertinentes que celles de la théorisation scientifique.

Dans la *Crise des sciences européennes*, Husserl écrit que « concrètement les formes empiriques réelles et possibles nous sont tout d'abord données dans l'intuition empirique sensible »⁸⁵. Dans l'importante note I relative à ce passage, il critique en outre « l'opinion erronée qui veut que les "data sensibles" soient les données immédiates ». Pour Husserl, il faut au contraire parler de *qualités*, de *propriétés* réellement présentes à même les corps, comme les corps sont eux-mêmes directement perçus (c'est au contraire par analyse que l'on revient des propriétés aux « sensations »).

Pour sa part, Whitehead distingue le donné « initial » du donné « objectif » en lequel il doit d'abord être constitué pour être objet de préhension. Mais, comme « aliment » du procès, les « données » whiteheadiennes acquièrent une portée métaphysique et cosmologique d'une tout autre ampleur que celui du champ sensoriel au sens habituel. Mais elles s'y rattachent, puisque « le procès est procès du sentir ».

Le « donné » qui est préhendé est compris dans la 11^o Catégorie d'Explication ; les préhensions physiques sont

⁸⁴. *Op. cit.*, p. 75.

⁸⁵. *Op. cit.*, p. 35.

celles qui contiennent des entités actuelles ; une entité actuelle s'« objective » en en créant une autre. La « donation » whiteheadienne consiste donc en une transformation de l'objectivité vers la subjectivation d'une entité actuelle sentante. Mais les « objets éternels dénommés sensibles » sont également donnés pour l'expérience du sujet et, loin d'être de simples « sensations », ils sont des déterminants idéaux, éternels, comme leur dénomination l'indique, qui interviennent en divers points du temps :

*Les données sensorielles sont ainsi des objets éternels qui jouent un rôle relationnel complexe ; elles relient les entités actuelles du passé aux entités actuelles du monde contemporain et, par suite, effectuent les objectivations des choses contemporaines et des choses passées.*⁸⁶

Le donné finit par être le monde lui-même, dans la mesure : 1) où il peut être ressenti, et 2) parce que « toute entité actuelle est présente au sein de toute autre entité actuelle »⁸⁷. Cela n'est pas surprenant puisque, pour Whitehead, l'un « émane d'une pluralité », et qu'il ne peut y avoir de monde que solidaire. La « constitution » au sens whiteheadien tire sa portée cosmologique de ce que

*... tout élément de l'univers, y compris toutes les autres entités actuelles, est un élément constituant dans la constitution de n'importe quelle entité actuelle.*⁸⁸

Whitehead précise la nature de la distinction qu'il opère entre le donné objectif et le donné initial :

Des données initiales au donné objectif, une transition intervient, qui s'accomplit par élimination. [...] Il se produit une concrescence des données initiales dans le donné objectif, rendue

⁸⁶ P.R., p. 132.

⁸⁷ P.R., p. 114.

⁸⁸ P.R., p. 253.

*possible par élimination et effectuée par la forme subjective.*⁸⁹

Que le monde soit toujours en instance d'actualisation ne signifie donc pas que tout puisse en être retenu dans une nouvelle actualisation. Si celle-ci s'opère avec *sélection* d'une partie des objets éternels, c'est que l'entité possède sa forme subjective, mais aussi qu'elle est régie par « les trois Catégories de l'Unité Subjective, de l'Identité Objective et de la Diversité Objective »⁹⁰.

VI - Les Catégories

De la multiplicité des Catégories whiteheadiennes émergent donc d'abord ces trois Catégories dans la Théorie des sentirs de la III^e partie de *Procès et réalité*, ce qui permet d'en apercevoir le « fonctionnement » dans un système spéculatif. Car c'est bien à cette fin que le schème catégorial est élaboré.

Au début de son schème catégorial, Whitehead pose que notre « expérience réflexive » présuppose inévitablement des « notions génériques », où l'on retrouve la distinction d'Eugen Fink entre concepts thématiques (chez Whitehead, entité actuelle, préhension, etc.) et concepts opératoires, qui sont précisément les Catégories régissant le procès. Il n'est pas question d'exposer ici la totalité du schème catégorial ; mais, à propos des trois Catégories ci-dessus mentionnées, Whitehead remarque, dans *La théorie des sentirs*, qu'elles « découlent de la nature finale des choses », et qu'elles ont « toutes les apparences de la généralité métaphysique ultime ». Cela confirme donc ce qu'il dit dans *Le schème catégorial*, à savoir que la philosophie se propose d'expliquer « l'émergence des choses les plus abstraites à partir des plus concrètes ». Ainsi par exemple, la Catégorie d'Unité

⁸⁹. P.R., p. 356.

⁹⁰. P.R., p. 366.

Subjective exprime le principe selon lequel le sujet est cause finale de ses propres sentirs. C'est donc un complément indispensable à l'objectivité des données dont il a été précédemment question. Et l'on pourrait examiner de même le rôle des autres catégories. On voit donc qu'elles sont « fonctionnelles » et non pas seulement « expressions sans aucune liaison », (mais qui produisent l'affirmation ou la négation par leur liaison), comme chez Aristote, ou concepts purs de l'entendement, destinés à penser un objet, comme chez Kant.

Quant à Husserl, on voit d'abord, dans les *Recherches logiques I*, que de véritables lois ne sauraient être de simples généralisations de l'expérience. Les généralités pures apparaissent au § 23, avec « des espèces de couleurs ou de sons [...] et d'autres généralités intemporelles du même genre ». Ce sont là des **essences** qui correspondent en fait aux « **objets éternels** » whiteheadiens. Les catégories proprement dites sont les « *concepts primitifs* qui “rendent possible” la connexion de la connaissance ». Husserl les fonde sur une « intuition idéatrice », et leur fonction est de permettre d'établir des lois auxquelles « est subordonnée toute théorie et toute science particulière »⁹¹. On pourrait dire que, de même que les Catégories whiteheadiennes régissent le procès du sentir, les catégories husserliennes régissent toute *connaissance*, fondée sur des « actes catégoriaux ». Puis, dans les *Recherches logiques II* § 12, les catégories formelles de la logique pure sont présentées comme « indifférentes à toute “matière de connaissance” ». L'objet de la recherche husserlienne est alors d'indiquer l'origine de la *conscience* de généralité. Or, « la conscience de généralité

⁹¹ *Logische Untersuchungen*, I, Halle, M. Niemeyer, 1913, trad. fse., H. Elie e. al., *Recherches logiques*, t. I, § 68, Paris, Presses universitaires de France, 1969, p. 271.

s'édifie sur la base de la perception aussi bien que de l'imagination conforme»⁹². C'est ensuite que Husserl distingue entre

... l'abstraction sensible, qui nous donne des concepts sensibles [...] et l'abstraction purement catégoriale, qui nous donne des concepts purement catégoriaux [...] unité, pluralité, relation, concept, ... C'est ainsi que naissent les catégories.

Les *Idées I* confirment l'importance du *concept de catégorie* dans son rapport au concept de « région », par exemple « la région nature physique », ou « *la forme vide de région en général* ». Il se vérifie aussi que par là une pure forme de toutes les essences possibles « tient sous sa dépendance jusqu'aux universels matériels de plus haut degré et leur prescrit des *lois* en vertu des vérités formelles qu'elle implique »⁹³. La phénoménologie est donc bien science des possibles, des « catégories régionales de réalités possibles », comme le dit Husserl dans *La phénoménologie et les fondements des sciences*⁹⁴. Dans sa doctrine des catégories, Husserl lie intuition catégoriale, formalisme catégorial et l'idée déjà évoquée de « matrice » de toute connaissance, puis une hiérarchie des « régions » de la réalité et du savoir. La *conscience* elle-même constitue la

*... proto-catégorie (Urkategorie) de l'être en général (ou dans notre langage, la proto-région) ; les autres régions viennent s'y enraciner : elles s'y rapportent en vertu de leur essence.*⁹⁵

La première division fondamentale est alors opérée entre l'être comme *conscience* et l'être comme « *s'annonçant* ».

La doctrine husserlienne des catégories est donc hiérarchique : elle dessine une « cartographie » des régions

⁹². *Idem*, II, § 52.

⁹³. *Op. cit.*, p. 39.

⁹⁴. *Op. cit.*, p. 95.

⁹⁵. *Idées I*, *op. cit.*, p. 242.

de l'être, et place toute réalité sous la dépendance de la généralité formelle. Outre les catégories de son « schème », Whitehead, quant à lui, distingue deux genres d'entités : « les types fondamentaux d'entités sont les entités actuelles et les objets éternels »⁹⁶. Les entités actuelles étant « les choses dernières dont le monde est constitué », et les objets éternels, les « purs potentiels de l'univers », on est donc conduit à confronter actualité et potentialité chez Whitehead et chez Husserl.

VII - Actualité et potentialité

On sait que, pour Aristote,

*... quant aux êtres qui ont en eux-mêmes le principe de leur actualisation, ils seront puissance d'autre chose en vertu de leur nature propre, si rien d'extérieur n'y met empêchement.*⁹⁷

Telle est aussi en un certain sens la nature des entités actuelles whiteheadiennes, sujet-*superject* d'elles-mêmes et *potentialités réelles* (qui ne sont donc pas de pures virtualités non réalisées) en vue d'autres actualisations : « tout "être" est, par nature, un potentiel pour chaque "devenir" »⁹⁸. Whitehead distingue la potentialité « générale » ou absolue, faisceau de possibilités fournies par les objets éternels, de la potentialité « réelle », relative à une entité actuelle⁹⁹. De la potentialité réelle naît « la première phase d'une occasion physique »¹⁰⁰. Le procès se réalise donc inexorablement, car

Il n'y a rien dans le monde réel qui soit purement et simplement un fait inerte. Toute réalité se trouve là pour le senti : elle

⁹⁶. P.R., p. 78.

⁹⁷. *Métaphysique*, Q, Paris, J. Vrin, 1986, II, p. 505

⁹⁸. P.R., p. 106.

⁹⁹. *Idem*, p. 136.

¹⁰⁰. *Ibid.*, p. 478.

suscite le sentir et elle est sentie. ¹⁰¹

Examinant le paradoxe zénonien de la flèche, Whitehead en conclut que « tout acte de devenir doit avoir un successeur immédiat, si nous admettons que quelque chose devient » ¹⁰². Mais le devenir est précisément le principe d'une philosophie du procès créateur, de l'« avancée créatrice » : « le monde est auto créateur » ¹⁰³. La « vie » désigne donc l'innovation, et non la tradition ¹⁰⁴. Et elle est recherche de satisfaction, d'intensité : l'appétition étant « un fait immédiat », toute entité est guidée par l'« appât du sentir » (et par sa forme subjective).

Mais, si les entités actuelles sont « atomiques », « la continuité concerne ce qui est potentiel » ¹⁰⁵. Outre la continuité assurée entre les entités actuelles contemporaines et celles du passé par ces objets éternels que sont les données sensorielles (par exemple, toute nouvelle « ingression » d'une couleur déterminée dans la perception), il existe un « continuum extensif » d'entités en relations complexes, un « élément relationnel général » ¹⁰⁶.

Dans la perspective husserlienne, la potentialité n'est pas davantage virtualité pure. L'intentionnalité de la conscience prescrit tout autant l'*effectuation* du possible que le fait le procès whiteheadien. Comme le dit Husserl dans les *Méditations cartésiennes*,

Toute actualité implique ses propres virtualités qui ne sont pas des virtualités vides, mais qui sont, quant à leur contenu, c'est-à-dire dans chaque vécu actuel correspondant, intentionnellement

¹⁰¹. *Ibid.*, p. 481.

¹⁰². *Ibid.*, p. 141.

¹⁰³. *Ibid.*, p. 163.

¹⁰⁴. *Ibid.*, p. 190.

¹⁰⁵. *Ibid.*, p. 130.

¹⁰⁶. *Ibid.*, p. 146.

tracées, et qui ont, en outre, cette caractéristique de devoir être réalisées par le moi.

Ainsi, dans la perception par exemple, les côtés d'un objet non encore perçus sont anticipés. Mais c'est « partout » qu'entrent en jeu « un *je peux* et un *je fais*, donc un *je peux faire autrement* » (on se souvient de ce que chez Whitehead également, quand « la potentialité devient réalité [...] elle garde la trace des autres choix que l'entité actuelle a évités. »). Pour Husserl, « les horizons sont des potentialités esquissées ». Il en est de même du moi : « j'étais toujours déjà antérieurement *prédonné* à moi-même, mais sans saisie ». ¹⁰⁷ Si l'on peut s'autoriser une « traduction » en langage whiteheadien, cela signifie que le sujet-*superject* est en attente de lui-même, et qu'à l'absence de saisie chez Husserl, correspond chez Whitehead une attente de satisfaction non encore réalisée. Mais, comme cela a déjà été dit, avec la satisfaction, cesse l'actualité, et l'on passe à l'« immortalité objective ». Quant à la position phénoménologique, Rudolf Bernet parle de « finitude et téléologie de la perception » chez Husserl, en ce sens que, pour Rudolf Bernet, si la perception « est essentiellement ouverte à un progrès illimité »,

L'intérêt de connaissance qui anime le sujet percevant serait donc finalement affaire de forces d'attraction ou même de pulsions anonymes plutôt que l'expression de la volonté d'un ego, ¹⁰⁸

(de même que la concrescence whiteheadienne est guidée par l'« attrait » et l'« aversion » émotionnelles, à tel point que l'importance d'une proposition tient davantage à sa capacité d'être un appât pour le sentir, qu'à sa vérité ou sa fausseté). Il y a tout de même une caractéristique importante du procès

¹⁰⁷. II° et V° *Méditations cartésiennes*, §§ 19-46.

¹⁰⁸. « Finitude et théologie de la perception », Husserl, *Kairos*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, n°5, 1994, pp. 21-27.

chez Whitehead ; c'est que toute cette « animation » serait impossible sans l'aiguillon divin : Dieu est l'appât suprême du sentir, par ses sentirs purement conceptuels. L'actualisation part de ce Dieu primordial, mais « tout en étant premier, Dieu est aussi conséquent. Il est l'origine et la fin ». Ce qu'est le procès lui-même, puisque « l'actualisation parachevée repasse dans le monde temporel ». On pourrait dire qu'il s'agit là d'une conception « cyclique » ou « polaire », comme le dit Whitehead lui-même, puisque toute entité actuelle, Dieu y compris, possède un pôle physique (premier dans le monde, conséquent en Dieu), et un pôle conceptuel (primordial en Dieu, désiré par le monde).

VIII - Critique de l'Empirisme et des « complexes de sensations »

Whitehead comme Husserl côtoient l'Empirisme des XVII^e et XVIII^e siècle et ses héritiers, auxquels ils reprochent de ne pas être véritablement empiristes, c'est-à-dire fidèles à l'expérience. Ils se sont si abondamment exprimés à ce sujet, que cela pourrait faire l'objet d'essais détaillés (comme ils se prononcent sur Descartes, auquel Whitehead reproche « sa désastreuse distinction des substances en deux espèces », et Husserl, le « contresens » de son réalisme transcendantal).

Dans *Procès et réalité*, Whitehead s'exprime à plusieurs reprises sur l'« Empirisme sensualiste ». Il cite Locke, qui a eu le mérite à ses yeux d'avoir admis des idées générales « lorsqu'on en sépare les circonstances du temps, du lieu, et de toute autre idée qui les détermine à telle ou telle existence particulière » ; puis il le traduit dans les termes de sa propre philosophie : comme lui, Locke a vu en l'esprit « une unité surgissant de la préhension active des idées en une chose concrète unique »¹⁰⁹, tout un chapitre de *Procès et réalité*

¹⁰⁹, P.R., p. 119.

porte d'ailleurs sur Locke et Hume¹¹⁰ ; mais il leur est reproché d'avoir cru que « les sentirs émotionnels dérivent nécessairement des sensations ». Pour Whitehead au contraire, « le mode primitif d'objectivation est celui qui passe par l'intermédiaire du tonus émotionnel ». En raison de sa volonté de partir de l'expérience tout à fait première, Whitehead privilégie d'ailleurs le « viscéral » aux dépens du visuel (qu'il juge surévalué en philosophie), et la perception sur le mode de la causalité efficiente aux dépens de l'« immédiateté de présentation ». La causalité précède la présentation immédiate, comme dans le clignement des yeux sous l'effet d'un éclair ; elle ne saurait naître, comme le veut Hume, de la répétition de présentations immédiates. Cependant, le point sur lequel Whitehead se rapproche ici le plus de Husserl, porte sur les « complexes de sensations », inutilement placés selon lui au fondement de la perception par Hume. Whitehead le critique avec humour :

*Un jeune homme ne commence pas par danser avec des impressions de sensation, pour en tirer ensuite, par conjecture, l'existence d'une partenaire. Son expérience suit le chemin inverse. On n'insistera jamais assez sur le caractère non empirique de l'école philosophique issue de Hume.*¹¹¹

Comme Husserl, Whitehead affirme la présence immédiate de la chose perçue, hors de toute analyse en complexes de sensations.

Dès *La Philosophie comme science rigoureuse*, c'est au « naturalisme philosophique » que s'en prend Husserl, pour lui reprocher de réduire « la nature physique de manière sensualiste à des complexes de sensations ». ¹¹² Comme chez

¹¹⁰. II, IV, 5.

¹¹¹. *P.R.*, p. 489.

¹¹². *La philosophie comme science rigoureuse* (1911), trad. fse., Marc B. de Launay, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 20.

Whitehead, l'empirisme est expressément visé dans *La Crise des sciences européennes* :

*Si l'empirisme avait mieux fait honneur à son nom en restant ainsi "lié à la pure expérience", alors il n'aurait pu manquer la réduction phénoménologique et jamais ses descriptions ne l'eussent alors conduit à des data et des complexes de data.*¹¹³

Husserl et Whitehead réinterprètent l'empirisme comme un faux départ de leurs philosophies, comme si l'on pouvait être déçu de prédécesseurs que l'on voudrait enrôler dans son camp.

Chez Whitehead, les éloges (en particulier de la « franchise » de Locke et de Hume) et les critiques sont répartis entre différents chapitres de *Procès et réalité*, et chez Husserl, entre plusieurs textes ; *Philosophie première I* surtout, puisqu'il s'agit d'une *Histoire critique des idées* dans laquelle une large place est faite à Locke (II^o section) ainsi qu'à Hume et Berkeley (III^o section). L'intérêt de Husserl envers Locke, Hume et Berkeley vient de ce que leur

*... subjectivisme sensualiste ne laisse pas d'être une philosophie intuitionniste et purement immanente, et par là une forme préliminaire de la seule philosophie intuitionniste authentique, la phénoménologie.*¹¹⁴

Mais Locke accepte un « monde expérimenté » par les nouvelles sciences objectives de son temps, et manque, lui aussi l'orientation transcendantale. La naturalisation de la conscience tient au modèle spatial proposé par la nouvelle science de la nature, comme le révèle le recours à la métaphore de la *tabula rasa*. Il en est de même de l'« atomisation » du moi, comme des choses. Le moi est démembré en états de conscience, et la chose est réduite à un

¹¹³. *Op. cit.*, p. 280.

¹¹⁴. *Erste Philosophie* (1923-1924), I, M. Nijhoff, 1956 trad. française, Arion L. Kelkel, Paris, Presses universitaires de France, 2^o éd., 1990, p. 260.

complexe de qualités (les « *Gestaltqualitäten* » de Christian von Ehrenfels - qui n'est pas nommé : rétablissent au moins des unités formelles). Si des complexes internes de données sensorielles nous sont seuls donnés, Locke est contraint de concevoir des complexes extérieurs à titre de causes (16^{ème} leçon). Et, si nous suivons Locke, puisque

*Nous ne pouvons penser un tel complexe extérieur véritable sans le support d'une substance, pourquoi ne faut-il pas dès lors imaginer pour le complexe interne, qui par principe est de la même espèce, une substance interne ?*¹¹⁵

Pour conclure sur ce point avec Whitehead, il faut noter que, dès le chapitre I de la II^o partie de *Procès et réalité*, il critique la notion même de substance :

*Toute la philosophie moderne tourne autour de la difficulté de décrire le monde en termes de sujet et de prédicat, substance et qualité, particulier et universel.*¹¹⁶

Puisque « toute entité actuelle est présente au sein de toute autre entité actuelle », cette « relativité universelle » exclut la substance aristotélicienne, puis cartésienne, qui isole l'existant particulier. En revanche, à condition d'abandonner la forme sujet-prédicat, l'entité actuelle whiteheadienne partage avec la substance spinoziste le caractère d'être *causa sui*.

On le voit, ce qui apparente le plus Husserl et Whitehead, c'est bien le caractère téléologique du moi et de la constitution de la chose chez le premier, et la tension continue du sujet-

¹¹⁵ *Idem*, p. 163 (mais Whitehead écrit au contraire : « Locke soutient que nous appréhendons directement par la conscience "les choses hors de nous" [par ex., *Essai*, III, XXI, 1] ; *P.R.*, p. 387). Quant aux tenants de la priorité des sensations (outre l'analyse du moi ou de la chose en « éléments »), c'est à E. Mach qu'il faudrait se référer, qui lui-même cite Lichtenberg : « tout ce que nous connaissons, c'est l'existence de nos sensations » (*L'analyse des sensations*, J. Chambon, 1996, p. 30).

¹¹⁶ *Op. cit.*, p. 113.

superject vers sa satisfaction chez le second. L'équivalent du caractère « superjectif » du procès du sujet chez Whitehead serait l'« *intentionnalité horizontale* » de Husserl, dont Rudolf Bernet dit qu'elle est « responsable de la continuité de la vie du sujet »¹¹⁷. Bien entendu, on ne peut identifier « cosmologie » et phénoménologie. Rudolf Bernet rappelle que l'*horizon* husserlien « n'est rien d'autre que la *motivation* qui conduit le sujet constituant d'un vécu à un autre vécu et corrélativement d'un objet à un autre objet ». On ne peut pas davantage identifier motivation et « appât du sentir » whiteheadien. Il resterait d'ailleurs à examiner la façon dont Whitehead associe fluence et permanence puisque, comme on l'a vu, dès *Le Concept de nature* il distingue les *événements* qui passent et ne reviennent plus (ce qui constitue le « passage de la nature »), des *objets* qui, revenant dans le flux, sont donc « reconnus », et qui deviendront les « objets persistants » (*enduring objects*) de *Procès et réalité*.

Perspectives finales

Les *Notes de Cours du Collège de France sur la Nature* de Maurice Merleau-Ponty permettent d'établir un lien entre Husserl et Whitehead, par exemple par cette remarque sur « Les idées de Husserl » :

*Car le sentir de mon corps ne se trouve pas dans l'âme, mais il se localise dans mon corps, qui est son champ de localisation*¹¹⁸.

Or, de façon analogue, Whitehead, après avoir cité Hume, dit au sujet de la perception des autres corps : « la sensation de la pierre est *dans la main* ; l'impression de la nourriture est la douleur *dans l'estomac* » et même : « l'élan de compassion

¹¹⁷. « Le monde et le sujet », *Philosophie*, éd. de Minuit, n°21, 1989, p. 61.

¹¹⁸. Paris, Seuil, coll. « Traces écrites », 1995, p. 107.

est *dans les entrailles* si l'on en croit les auteurs bibliques »¹¹⁹.

C'est donc par le *Sentir*, et par l'entremise de Merleau-Ponty, que la proximité est la plus grande entre le mouvement phénoménologique et la pensée de Whitehead. Dans ses *Notes*, Merleau-Ponty consacre tout un chapitre à « L'idée de nature chez Whitehead », où il rappelle d'ailleurs sa dénonciation de la « localisation fallacieuse du concret » (nous savons déjà, qu'en raison de la *relationalité* établie par Whitehead entre tous les éléments de l'univers, il ne saurait y avoir d'« indépendance individuelle », de « localisation simple » ; puisque toute entité est présente en toutes les autres).

On pourrait dire que, de même que pour Whitehead, il y a un champ de potentialité que les actualisations « atomisent », (et dont le champ physique est une image), il existe un « champ du sentir ». D'autre part, la raison est à *constituer* pour Merleau-Ponty, comme l'est la conscience pour Whitehead. On sait que pour ce dernier, la perception n'est pas un acte primitivement conscient ; et pour Merleau-Ponty, la raison doit jaillir « dans un monde qu'elle n'a pas fait »¹²⁰. Comme pour Whitehead, l'expérience est première pour Merleau-Ponty : elle « anticipe une philosophie comme la philosophie n'est qu'une expérience élucidée »¹²¹ (et « l'élucidation de l'expérience immédiate est l'unique justification d'une pensée », dit Whitehead au début de *Procès et réalité*).

Le caractère originaire du sentir, la participation au monde

¹¹⁹. *Procès et réalité*, p. 210.

¹²⁰. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 69.

¹²¹. *Idem*, p. 77.

par la chair¹²², ont leur répondant dans la créativité du monde, « émotion vibrante du passé se précipitant dans un fait nouveau transcendant », comme l'écrit Whitehead dans *Aventures d'idées*¹²³. C'est par ce biais surtout que l'on pourrait rapprocher de Whitehead Merleau-Ponty, quand il écrit dans ses *Notes de Cours sur La Nature* que le sentir

*...n'est pas pensée de sensation (possession) mais dépossession, ek-stase, participation ou identification, incorporation ou éjection*¹²⁴.

Etant d'abord *préhension*, le sentir whiteheadien peut être entendu comme « possession » ; mais il ne faut pas oublier, qu'outre des qualificatifs tout à fait équivalents à ceux de Merleau-Ponty, de « participation, identification ou incorporation », les « préhensions négatives » de Whitehead tiennent la place de l'« éjection » dont parle Merleau-Ponty. L'analogie culmine enfin, lorsque ce dernier écrit dans sa *Phénoménologie de la perception* :

*Nous avons l'expérience d'un je, non pas au sens d'une subjectivité absolue, mais indivisiblement défait et refait par le cours du temps*¹²⁵.

Voilà qui rappelle la « rythmicité » du procès whiteheadien, et l'alternance des subjectivations / objectivations de ses entités, à la fois préhendantes et préhendées.

Après Husserl et Merleau-Ponty, la présence d'un « tonus émotionnel » dans la nature même, ne fait que s'accroître chez Michel Henry :

¹²². « Le *cosmos* tout entier qui se fait chair, en ce moment précis où la chair se fait monde », Claude Romano, « L'unité de l'espace et la phénoménologie », in *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n°1, mars 1994, p. 124.

¹²³. Paris, Ccrf, 1993, p. 232.

¹²⁴. *Op. cit.*, p. 351.

¹²⁵. *Op. cit.*, p. 254.

*Le cosmos lui-même ou la Nature a comme une chair traversée des grandes brisures et des déchirements de la vie émotionnelle*¹²⁶.

Tout ce qui resterait à explorer sur le sujet serait en quelque sorte de nature « méthodologique » : la complexe théorie whiteheadienne de la « transmission des sentirs » (avec ses « transmutations », « réversions », etc.) ; les rétentions et protensions husserliennes, etc. On pourrait développer encore bien des exemples d'analogies formelles entre ces deux philosophies du procès, comme celui des « chevauchements » (*overlapping*) entre événements chez Whitehead, auxquels correspondraient les « synthèses de recouvrement » que reconnaît la phénoménologie dans la perception d'une mélodie ; ou du contraste : comme pour Husserl « il faut [...] caractériser le contraste comme la condition la plus originaire de l'affection »¹²⁷, l'importance du contraste pour Whitehead vient de ce que « toute expérience esthétique est un sentir résultant de la réalisation d'un contraste sous-jacent à une identité » (ainsi du contraste du bleu et du rouge dans le domaine des couleurs), etc.

Ainsi, le procès whiteheadien qui, du « plein » objectif des données, tend à la « satisfaction » subjective d'une entité actuelle, croise parfois le procès husserlien, dont Jocelyn Benoist dit que

*Le moi est par essence au-delà de lui-même, puisqu'il se constitue lui-même depuis le "vide" de l'advenir, qui est pure extériorité*¹²⁸.

La rythmicité « cosmologique » du procès whiteheadien, comme la « pulsion » husserlienne, qui se déclinent sur les deux modes distincts de la « vectorialité » des sentirs d'une

¹²⁶ M. Henry, *Phénoménologie matérielle*, pp. 33-34.

¹²⁷ De la synthèse passive, *op. cit.*, p. 217.

¹²⁸ *Autour de Husserl, l'ego et la raison*, Paris, J. Vrin, 1994, p. 27.

part, et de l'intentionnalité de l'autre, partagent cependant l'*universalité* dont parle Husserl dans *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität* :

*La primordialité est un système pulsionnel [...] N'avons-nous pas le droit ou le devoir de présupposer une intentionnalité pulsionnelle universelle qui constitue unitairement tout présent originaire comme temporalisation constante ?*¹²⁹.

Faut-il alors privilégier un temps de la conscience ou un temps du monde ? Ou faut-il plutôt dire qu'ils effectuent *ensemble* leur temporalisation ? Il y a en tout cas une « histoire » *du sujet* chez Whitehead et chez Husserl : Françoise Dastur remarque que « l'unité du sujet est génétique, il est constitué dans et par le temps »¹³⁰. Whitehead rejette le présupposé selon lequel

Les éléments fondamentaux de l'expérience vécue doivent être décrits à partir de l'un des trois éléments suivants : conscience, pensée, perception sensorielle - ou des trois à la foi,

et postule l'existence d'« époques cosmiques », résultant de l'ordre régnant entre les sociétés d'entités qu'elle héberge¹³¹. L'inspiration whiteheadienne serait donc d'abord celle d'une philosophie de la nature (en particulier avec *Le concept de nature*), acquérant ensuite une dimension cosmologique, et touchant aussi à la philosophie de l'histoire et de la culture (*Aventures d'idées*, etc...). Mais dans ce cas, il aurait, lui aussi, parcouru un trajet qui va « des mathématiques à l'histoire ». Et - Françoise Dastur y insiste en citant Husserl -

¹²⁹ cité par Didier Franck, *Phénoménologie et métaphysique*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, p. 155.

¹³⁰ « Husserl. Des mathématiques à l'histoire ». in *Philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, n°60, 1995, p. 47.

¹³¹ La nôtre étant de surcroît décrite par Whitehead, en accord avec la physique de son temps, comme caractérisée « par des entités actuelles électroniques et protoniques, et d'autres entités actuelles encore plus ultimes, à peine décelables dans les quanta d'énergie. » (*P.R.*, p. 171).

comme les rétentions husserliennes constituent un *héritage* (« chaque rétention est elle-même modification continue, qui porte en elle, pour ainsi dire, dans la forme d'une suite de dégradations, l'héritage du passé »)¹³², pour Whitehead les entités actuelles « s'entrehéritent », se « récapitulent » également, jusqu'à leur absorption en Dieu. Mais l'idée d'une rationalité du procès historique est beaucoup plus présente chez Husserl, comme le rappelle encore Françoise Dastur :

*Dieu n'est rien d'autre que la raison absolue venant à soi-même dans un processus infini [...] En fin de compte l'idée de Dieu est pour Husserl identique à celle d'une humanité parfaite, d'une humanité totalement rationnelle*¹³³,

tandis que *Procès et réalité* exalte l'amour divin :

Car le Royaume des Cieux est avec nous aujourd'hui [...] Dieu est le grand compagnon qui partage les souffrances et qui comprend.

¹³². *Op. cit.*, p. 64.

¹³³. *Idem*, p. 108.